



Heureux comme Lazzaro (Lazzaro Felice)

De Alice Rohrwacher

Avec Adriano Tardiolo, Alba Rohrwacher, Agnese Grazian

Italie – 7 novembre 2018 – 2h27

Prix du scénario – Festival de Cannes 2018

Jeudi 24 janvier 2019 21h00

Dimanche 27 11h00

Lundi 28 19h00

Mardi 29 20h00



Née en 1981 dans une banlieue de Florence, italienne par sa mère - enseignante, son père étant un violoniste allemand - **Alice Rohrwacher** poursuit des études de lettres à l'université de Turin. Son diplôme en poche, elle se lance dans la réalisation en 2006 avec le film *Checosamanca*, conçu avec trois autres cinéastes : Andrea D'Ambrosio, Martina Parenti et Andrea Segre. Cinq ans plus tard, elle écrit et réalise en solo son premier long métrage, *Corpo Celeste*, présenté à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 2011 – et projeté à l'Embobiné en février 2012 lors de notre week-end européen. *Corpo Celeste* lui vaudra également le Nastro d'argento, l'une des plus prestigieuses récompenses du cinéma italien. *Les Merveilles (Le meraviglie)* son deuxième long métrage est sélectionné en compétition lors du Festival de Cannes 2014 où il reçoit le Grand Prix.

Elle est la sœur cadette d'Alba actrice qui joue le rôle d'Antonia, et que l'on voyait déjà dans *Les Merveilles*. Sa filmographie est d'ailleurs impressionnante, commencée en 2004, sa carrière avoisine les 50 films parmi lesquels on peut citer : *Palerme, La Belle endormie, Hungry Hearts, Vierge sous serment, Sangue del mio sangue, L'Ami, François d'Assise et ses frères, Les Fantômes d'Ismaël...*

PASTORALE ITALIENNE :

Cinquième long métrage d'Alice Rohrwacher, ***Heureux comme Lazzaro*** est une fable politique sur la captivité : celle à laquelle sont condamnés, semble-t-il depuis toujours, une cinquantaine de paysans réduits au servage par une aristocrate fin de race, qui règne sur une plantation de tabac séparée du reste de l'Italie à la suite d'une inondation. Ignorant tout de ce qui se passe en dehors de cet isolat, ces exploités, incapables de mesurer l'étendue de leur servitude, se sont résignés à leur condition. À l'intérieur de ce premier « cercle », la séquestration prend des formes subalternes, comme celle qui fait de Lazzaro, personnage de « ravi » dont l'innocence frôle l'absurdité, l'esclave consentant de sa propre communauté. De son côté, la marquise exerce une emprise étouffante sur son fils, Tancredi, qu'elle contraint à rester à la campagne alors qu'il y crève d'ennui. Et ce dernier instrumentalise son amitié naissante avec Lazzaro afin d'orchestrer un simulacre d'enlèvement. Ce subterfuge fera du jeune héritier frustré le premier à pouvoir s'enfuir en ville, pour y refaire sa vie grâce à l'argent de la rançon. Il sera bientôt suivi des paysans, que la police, stupéfaite, découvre dans un état de dénuement absolu. Ce serait toutefois se tromper que de prendre leur libération pour une émancipation.

Si la première heure du film, la plus réussie, remet en mémoire Le Village, de Shyamalan, elle convoque surtout le souvenir de Salò, de Pasolini, dont elle se réapproprie le fantasme totalitaire (sans la dépravation sexuelle). Pasolini aussi, parce que Rohrwacher porte à ses paysans un amour comparable à celui que le cinéaste romain vouait aux classes laborieuses. Grâce à un 16 mm aussi âpre que somptueux, où l'aveuglante luminosité des jours contraste avec la sous-exposition des nuits, Rohrwacher restitue la dure vie des champs, qui se pare de vertus mythologiques à mesure que le récit mue en allégorie. En chemin, il se charge d'un symbolisme parfois inutile, à l'image de ce loup, animal-totem du film, comme le coyote est celui d'*Under the Silver Lake*, de David Robert Mitchell. L'ambition de Rohrwacher est claire : elle veut montrer que rien n'a changé en Italie, que les pauvres d'hier sont devenus les miséreux d'aujourd'hui, à ceci près qu'ils survivent dans des zones urbaines aussi aliénantes que les campagnes qu'ils ont été forcés de quitter. Malheureusement, la seconde partie du film abonde en scènes qui sursignent la critique sociale, comme celle au cours de laquelle Lazzaro est passé à tabac par la clientèle d'une banque qui le confond avec un braqueur. On l'a compris, les antagonismes de classe s'exercent désormais à tous les niveaux, y compris contre cette figure de saint, victime expiatoire d'une société ivre de ressentiment, où même les riches paraissent se clochardiser à vue d'œil.

Damien Bonelli 17 mai 2018 pour critikat.com

« LAZZARO » 'TIT HAMEAU

Lazzaro est-il né dans un chou ? Tombé du ciel ? Sorti d'un film de Pasolini ou des frères Taviani ? Il a les traits d'Adriano Tardiolo et il est doux, beau, corvéable à merci. L'écho de son nom hante les premiers plans de *Heureux comme Lazzaro*, troisième film de la cinéaste italienne Alice Rohrwacher, car on l'appelle de partout : des champs, de l'étable, de la maison. Et Lazzaro, dont la bonté n'a rien d'idiot, arrive avec sa démarche un peu lourde, ses bras forts. Le film choisit de s'intéresser à lui, à qui pas grand monde ne s'intéresse, et en retour c'est sur ses épaules que le film tient, en équilibre instable. Lazzaro sauve qui il peut, film compris.

Comme Lazare, *Heureux comme Lazzaro* a deux vies. Ou peut-être davantage, par sa manière de mêler néoréalisme et magie, politique et fantastique. Plus ambitieux que *les Merveilles*, précédent film de la cinéaste, protéiforme au risque du casse-gueule, il séduit, rebute, séduit à nouveau, avec ce don de suggérer des pistes pour les effacer aussitôt. Déroulant une histoire de toute éternité, celle des opprimés et des coupables, une histoire de l'Italie contemporaine aussi, il avance en ordre dispersé mais tient sur le fil d'une manière d'être au monde qui repose tout entière sur la bonté. C'est cette qualité atemporelle, servie par l'élégance de sa mise en scène, ses cadres au cordeau, qui creuse plus profond encore le très singulier sillon dessiné par le cinéma d'Alice Rohrwacher depuis *Corpo Celeste*.

Dans la première vie du film, fresque champêtre saisie dans d'enjôleurs tons mordorés, une famille tentaculaire existe paisiblement, semble-t-il, à une époque d'abord difficile à dater - il y a vingt ans ? quarante ? - au cœur d'un hameau reculé. Le hameau a un nom de conte de fée, l'Inviolata, et la marquise qui règne sur lui aussi, Alfonsina de Luna, même si les paysans la surnomment «la Vipère ». Dans cette fable Lazzaro est le garçon de ferme à tout faire, sorte de mascotte exploitée par tous, qui n'en souffre pas, ne questionne rien. Son regard émerveillé est saisi sans condescendance, à juste distance, mérite en revenant sans doute à part égale au merveilleux comédien et à la réalisatrice. Le cadre rappelle un peu celui des *Merveilles*, une ferme fruste où s'empilent les membres d'une famille de paysans, et eux aussi seront secoués par l'irruption soudaine de la modernité. Dans sa deuxième vie, *Heureux comme Lazzaro* met en scène les mêmes, quelque vingt ans plus tard, en empruntant les atours d'une comédie italienne, les personnages y étant à nouveau tout à fait misérables mais non dénués d'humour, existant à la périphérie d'une ville du Nord grâce à de petites combines.

Il ne faut rien révéler de la magie par laquelle Lazzaro et le film sautent de l'une à l'autre époque, ni de l'élégance avec laquelle la cinéaste réunit ce petit monde. Mais ce saut, le grand et traumatisant exode italien des campagnes vers la ville, est revisité de telle manière qu'il sauve le film de ce qui le guettait, notamment le soupçon de passéisme renforcé par les superbes images en pellicule Super 16. L'Arcadie où s'ébattait Lazzaro reposait sur l'exploitation des hommes, le nouveau monde où il débarque avec des yeux écarquillés et un train de retard a mis en place une autre forme d'absurdité, tout aussi cruelle, et désincarnée. *Heureux comme Lazzaro* ne tient pas forcément toutes ses promesses, semblant parfois hésiter, une fois son miracle accompli, sur la marche à suivre. Mais il regorge de telles trouvailles qu'il laisse un souvenir persistant, et réussit ce tour de force de garder aussi longtemps son regard sans jugement, enregistrant une désillusion dont la nostalgie est absente.

Elisabeth Franck-Dumas, Cannes le 14 mai 2018 pour Libération

Prochaines séances : The Spy Gone North, Leto du jeudi 31 janvier au mardi 5 février 2019	PAS de Court métrage
--	-----------------------------